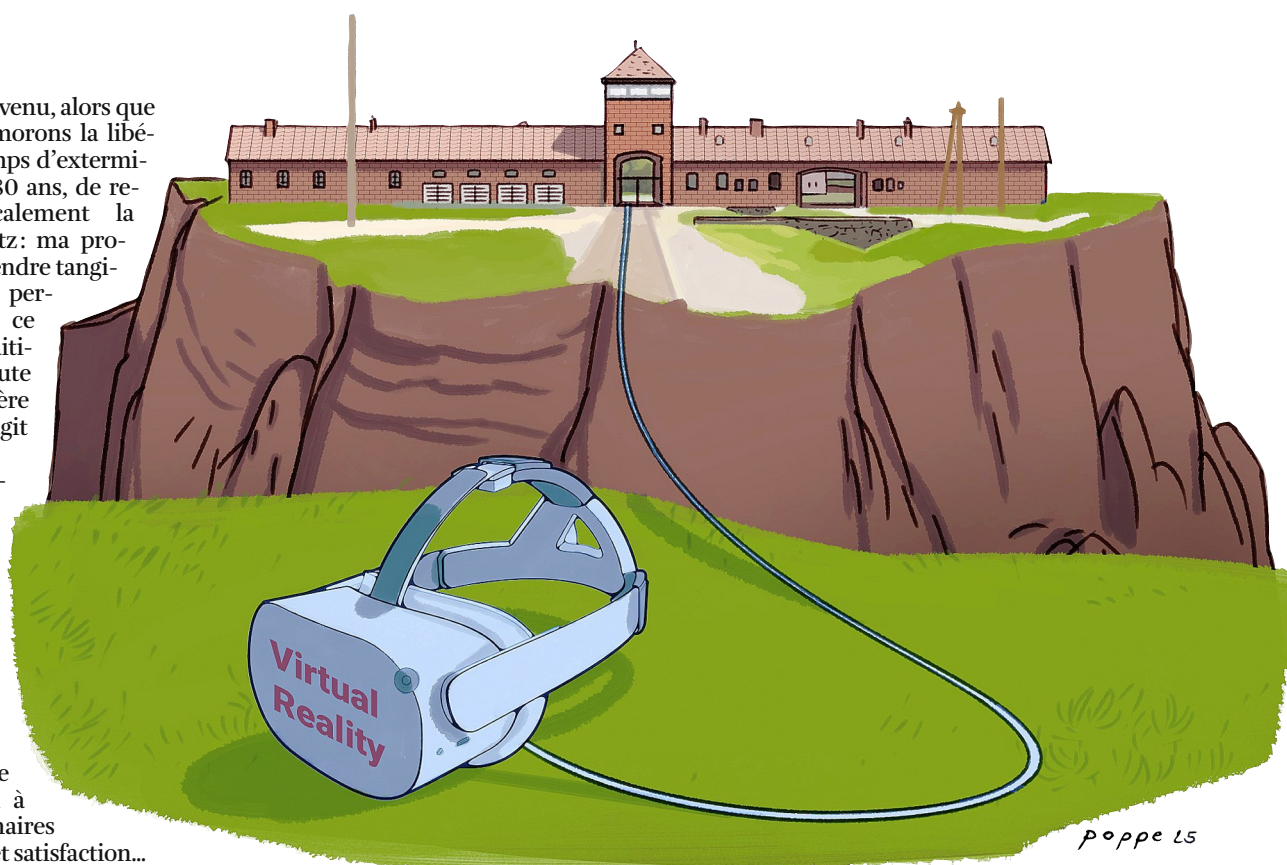


Pour qu'Auschwitz ne devienne pas un lieu comme la Butte du Lion de Waterloo

Le moment est venu, alors que nous commémorons la libération des camps d'extermination il y a 80 ans, de repenser radicalement la question d'Auschwitz: ma proposition consiste à rendre tangible, immédiatement perceptible et ressenti ce que nous savons intuitivement être, en toute simplicité, le caractère d'Auschwitz: il s'agit d'un site sacré.

Près de deux millions de personnes visitent Auschwitz chaque année mais nous ne connaissons pas grand-chose de leurs motivations ni de leurs expériences: la visite des camps ne se prête guère à la pratique des sondages de sortie des urnes ni à celle des questionnaires comparant attentes et satisfaction...



Étrange "thanato-tourisme"

La sociologie du tourisme a forgé l'expression "thanato-tourisme" ou "tourisme des ténèbres" (en anglais *dark tourism*) pour désigner cette branche particulière de l'industrie touristique: cette expression pointe vers l'étrangeté de la pratique bien plus que vers la Shoah.

Une grande partie des visiteurs sont des jeunes venant des États européens ou d'Israël. Le but de ces visites organisées est certainement louable, mais il n'y a que fort peu d'indications quant à la manière dont leurs objectifs éducationnels sont réellement atteints et persistent.

Yishai Sarid, dans sa nouvelle *Le monstre de la mémoire* (publiée en hébreu en 2017, en français en

2020), explore avec une exceptionnelle pertinence les ambiguïtés et distorsions de sens inhérentes aux visites des camps. Cette fiction n'est que trop réaliste et le lecteur en sort avec un sentiment de désolation et d'impuissance face au "monstre".

Le devoir de mémoire

Même s'il ne saurait être question d'établir une hiérarchie de l'horreur entre les génocides des Arméniens, des Tutsis, les champs de la mort des Khmers rouges et la Shoah, le signifiant "Auschwitz" garde un sens particulier pour de nombreux Occidentaux. Aujourd'hui encore, à l'automne de 2024, pour la génération des Juifs du baby-boom, ce nom mobilise

leur lien viscéral avec l'histoire du peuple juif, en même temps qu'il soulève la tragique question de l'hallucinant potentiel qu'ont tous les humains de verser dans le mal absolu.

Face à l'horreur incarnée, l'expression "devoir de mémoire" est le pilier d'un projet éducationnel, celui du "jamais plus!", que nous voulons transmettre et faire durer. Mais comment le faire durer?

À l'exemple de la guerre 14-18

Pour répondre à cette question, osons une comparaison: la Seconde Guerre mondiale qui nous occupe ici s'est terminée il y a presque 80 ans. Voyons comment la Première Guerre était pensée 80 ans après sa fin, c'est-à-dire en 1998. Connaissez-vous quelqu'un qui, en 1998, disait encore "les Boches" pour désigner les Allemands et les haïssait systématiquement? En lieu et place, nous disposons de piles

d'excellents ouvrages académiques, étudiés à l'université, analysant les origines complexes et l'enchaînement des événements qui avaient conduit à l'embrasement d'août 1914. Ces livres n'ont-ils pas complètement remplacé le narratif direct et héroïque des Nations se dressant et des hommes allant mourir "pour la Patrie"? De fait, quand avons-nous pour la dernière fois, dans une conversation normale, entendu quelqu'un utiliser le mot "patrie"? N'était-ce pas dans les années 50 du siècle dernier?

Si, malgré les millions de soldats qui se sont rués hors des tranchées face au feu des mitrailleuses et dans les rideaux d'artillerie de Verdun, presque plus personne aujourd'hui n'adhère encore à *Dulce et decorum est pro patria mori*⁽¹⁾, pour combien de temps encore pouvons-nous croire que les visiteurs d'Auschwitz saisiront plus ou moins ce que ce lieu signifie pour nous? N'est-il pas

Faire exister en Europe un lieu interdit et sacré est un geste symbolique fort pour garder une place particulière dans la conscience des générations à venir.